

A black and white photograph of a man and a woman. The man is in the background, wearing a dark suit jacket, a white shirt, and a dark bow tie. He has a serious expression. The woman is in the foreground, wearing a dark jacket over a light-colored, patterned blouse. She also has a serious expression. The background is a plain, light color.

DAVID GRANN

LA NOTE AMÉRICAIN





David Grann

La Note américaine

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cyril Gay



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour ma mère et mon père.

PREMIÈRE CHRONIQUE

LA FEMME MARQUÉE

Aucun démon ne vint troubler la faveur de cette nuit, car elle écouta. On n'entendait pas la voix d'un démon, pas un hululement qui soit venu déranger cette tranquillité. Elle le savait car elle tendit l'oreille toute la nuit.

John Joseph Mathews, *Sundown*

LA DISPARITION

En avril, des millions de petites fleurs se répandent à travers les Blackjack Hills et les vastes prairies du comté d'Osage en Oklahoma. Il y a des violettes, des claytonies et de petits bleuets. John Joseph Mathews, originaire du comté, écrivait que cette galaxie de pétales donne l'impression que les « dieux y ont lancé des confettis ». En mai, alors que les coyotes hurlent sous une lune pleine et exaspérante, de hautes plantes, comme des *tradescantia* et des rudbeckies hérissées, s'élevaient peu à peu au-dessus de plus petites fleurs pour leur dérober lumière et eau. Les tiges de ces petites fleurs se brisent, leurs pétales s'éparpillent et sont bientôt enterrés. C'est pour cette raison que les Indiens Osages disent du mois de mai que c'est celui où la lune assassine les fleurs.

Le 24 mai 1921, justement, Mollie Burkhart, qui habitait dans la communauté osage de Gray Horse en Oklahoma, commençait à craindre qu'il ne fût arrivé quelque chose à l'une de ses trois sœurs, Anna Brown. Elle avait trente-quatre ans, presque un an de plus que Mollie, et avait disparu trois jours plus tôt. Elle partait souvent faire des « folies », comme disaient ses parents avec une teinte de mépris, au cours desquelles elle buvait et dansait avec des amis jusqu'au petit matin. Mais, cette fois-ci, les nuits s'étaient succédé et Anna ne s'était pas

montrée sur le perron de Mollie comme elle en avait l'habitude, avec ses longs cheveux noirs légèrement entremêlés, ses yeux sombres et brillants comme du verre. Lorsque Anna rentrait, elle aimait retirer ses chaussures, et Mollie aurait voulu pouvoir entendre le bruit réconfortant qu'elle faisait en se déplaçant nonchalamment dans la maison. Au lieu de cela, il y régnait un silence aussi calme que dans la Prairie.

Mollie avait déjà perdu sa sœur Minnie, presque trois ans auparavant. Sa mort était survenue à une vitesse foudroyante, et bien que les médecins l'aient attribuée à une « étrange maladie dégénérative » Mollie continuait de penser que ce décès avait quelque chose d'anormal car Minnie n'avait que vingt-sept ans et avait été en parfaite santé jusque-là.

Tout comme ses parents, Mollie et ses sœurs avaient leur nom inscrit sur les rouleaux osages, ce qui était la preuve de leur appartenance à la tribu. Cela voulait aussi dire qu'elle était à la tête d'une petite fortune. Au début des années 1870, les Osages avaient été déplacés depuis leurs terres d'origine du Kansas vers une réserve rocailleuse d'Oklahoma, censée être de moindre valeur mais dont on découvrit par la suite qu'elle reposait sur le plus grand gisement pétrolifère des États-Unis. Pour y accéder, les chercheurs devaient louer les terres aux Osages et leur reverser des royalties. Au début des années 1900, chaque personne inscrite sur le rouleau de la tribu commença à recevoir un chèque trimestriel. Le montant initial ne s'élevait qu'à quelques dollars, mais, au fil du temps, alors que l'on extrayait de plus en plus de pétrole, les dividendes se comptèrent par centaines, puis par milliers de dollars. Le montant augmentait presque tous les ans, comme les ruisseaux de la Prairie qui se rejoignent pour former la large rivière boueuse qu'est le Cimarron, et que les membres de la tribu aient à eux tous accumulé des millions de dollars. (Pour la seule année 1923, la tribu perçut plus de trente millions de dollars, soit l'équivalent de plus de quatre cents millions de

dollars actuels.) Les Osages étaient alors considérés comme le peuple le plus riche par individu au monde. « Voyez et contemplez ! s'exclamait un journaliste de l'hebdomadaire new-yorkais *Outlook*. Les Indiens, au lieu de mourir de faim [...], jouissent de revenus réguliers qui rendent les banquiers malades de jalousie. »

Le public était subjugué par la prospérité de la tribu qui venait contredire les images associées au premier contact brutal que les Amérindiens eurent avec les Blancs – le péché originel sur lequel le pays était né. Les journalistes titillaient leurs lecteurs avec des articles sur la « ploutocratie osage » et les « millionnaires rouges » aux manoirs en briquettes de terre cuite et chandeliers, avec bagues de diamants, manteaux de fourrure et chauffeurs. Un reporter s'émerveilla devant les filles osages qui fréquentaient les meilleures écoles d'Europe et portaient de somptueuses tenues françaises, comme si « *une très jolie demoiselle** des boulevards de Paris était venue errer par inadvertance dans cette petite réserve ».

À la même période, les journalistes s'emparaient de tous les détails qui rappelaient le mode de vie traditionnel des Osages et qui semblaient faire vaciller l'opinion que le public blanc avait des Indiens « sauvages ». Un article faisait référence à « un cercle de voitures de luxe entourant un feu de camp, où les propriétaires au teint hâlé et enroulés dans des couvertures bariolées cuisinent leur viande selon les rites primitifs ». Un autre décrivait comment un groupe d'Osages arriva à bord d'un avion privé pour assister à l'une de leurs danses – une scène qui « rivalise avec le savoir-faire du romancier dans l'art de dresser un portrait ». Pour ajouter à la perplexité du public envers les Osages, on pouvait lire dans le *Washington Star* : « La plainte “Voyez ces pauvres Indiens” pourrait bien être revue pour “Oh, les riches Peaux-Rouges”. »

* En français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Gray Horse était l'une des plus anciennes réserves amérindiennes. Ces avant-postes – dont Fairfax, qui ressemblait à une bourgade, avec ses mille cinq cents habitants, et Pawhuska, la capitale osage, avec une population de six mille âmes – avaient des allures de mirages. Les rues grouillaient de cow-boys, de chercheurs d'or, de contrebandiers, de voyants, de guérisseurs, de bandits, de marshals, d'hommes d'affaires venus de New York et de magnats du pétrole. Des automobiles roulaient en trombe sur des sentiers tracés par le passage des chevaux et l'odeur du carburant l'emportait sur le parfum de la Prairie. Des rangées de corbeaux observaient ce manège de haut, depuis les lignes téléphoniques. On y trouvait des cafés, des salles d'opéra et des terrains de polo.

Bien que Mollie ne dépensât pas son argent avec autant de largesses que ses voisins, elle s'était fait construire une magnifique maison en bois brut à Gray Horse même, près du vieux tipi familial à la structure de fines perches recouvertes d'étoffes tressées et d'écorce. Elle possédait plusieurs voitures et des domestiques. Ceux qui profitaient des Indiens, comme c'était le cas de nombreux colons, méprisaient ces travailleurs migrants. Habituellement, les domestiques étaient noirs ou mexicains, mais, au début des années 1920, un visiteur de passage dans la réserve fut choqué de voir que « même des Blancs » accomplissaient « toutes les tâches subalternes de la maison sur lesquelles aucun Osage ne se serait penché ».

Mollie était l'une des dernières personnes à avoir vu Anna avant qu'elle disparaisse. Ce jour-là, le 21 mai, Mollie s'était levée à l'aube, vieille habitude qu'elle tenait de l'époque où son père saluait le soleil tous les matins. Elle entendait le chœur des sturnelles, des bécassines et des téttras des prairies, aujourd'hui recouvert par le bruit des derricks martelant le sol. Contrairement à de nombreux amis à elle, qui évitaient de porter les habits osages,

Mollie enveloppait ses épaules d'une couverture indienne. Elle ne s'était pas non plus fait une coupe à la garçonne, et laissait ses longs cheveux noirs déferler dans son dos, dévoilant son visage saisissant, aux pommettes hautes et aux grands yeux marron.

Son époux, Ernest Burkhart, avait grandi avec elle. C'était un Blanc de vingt-huit ans doté de la physionomie idéale pour faire de la figuration dans des westerns : cheveux bruns coupés court, yeux bleu ardoise, mâchoire carrée. Seul son nez venait déséquilibrer son portrait ; on aurait dit qu'il avait reçu un coup ou deux dans un saloon. Fils d'un pauvre cultivateur de coton ayant grandi au Texas, il fut émerveillé par les récits des Osage Hills – ce vestige de la Frontière où les cow-boys et les Indiens erraient encore. En 1912, à dix-neuf ans, il fit son sac, tel Huckleberry Finn qui se tire pour le Territoire, et partit vivre chez son oncle, un gardien de troupeau autoritaire nommé William K. Hale, à Fairfax. « Ce n'était pas le genre d'homme qui vous demandait de faire quelque chose... il vous ordonnait de le faire », dit un jour Ernest à propos de Hale, qui devint son père adoptif. Bien qu'Ernest passât le plus clair de son temps à faire des courses pour son oncle, il travaillait parfois comme chauffeur en livrée, et c'est ainsi qu'il fit la connaissance de Mollie, en la conduisant en ville.

Ernest avait tendance à boire du *moonshine* – de l'alcool de contrebande – et à jouer au poker avec des hommes à la réputation douteuse ; derrière cette brutalité, toutefois, on devinait de la tendresse et un sentiment d'insécurité, et Mollie tomba amoureuse de lui. La langue maternelle de Mollie était l'osage, mais elle se débrouillait en anglais grâce aux cours qu'elle avait suivis à l'école ; néanmoins, Ernest étudia sa langue jusqu'à ce qu'il puisse la parler couramment. Mollie souffrait de diabète et il s'occupait d'elle lorsque ses articulations lui faisaient mal et que son estomac la brûlait. Après avoir appris qu'un autre homme avait des vues sur elle, il lui avait marmonné qu'il ne pourrait pas vivre sans elle.



Mollie Burkhardt.



Ernest Burkhardt.

Se marier n'avait pas été facile pour eux. Les amis d'Ernest, qui étaient des brutes, se moquèrent de lui et le traitèrent d'« homme à squaw ». Les trois sœurs de Mollie avaient elles aussi épousé des Blancs, mais elle se sentit le devoir de célébrer un mariage dans la tradition osage, comme l'avaient fait ses parents. Elle, dont la famille avait pratiqué un mélange de traditions osages et de

rituels catholiques, ne pouvait comprendre pourquoi Dieu lui laissait trouver le chemin de l'amour pour l'en détourner ensuite. Ainsi, en 1917, Ernest et elle échangèrent les alliances, faisant le vœu de s'aimer pour l'éternité.

En 1921, ils avaient déjà une fillette, Elizabeth, âgée de deux ans, et un fils, James, qui avait huit mois et que tout le monde appelait Cow-boy. Mollie s'occupait aussi de sa vieille mère, Lizzie, qui avait emménagé avec eux après le décès du père de Mollie. À cause du diabète de sa fille, Lizzie avait eu peur qu'elle ne meure jeune et implorait ses autres filles de prendre bien soin d'elle. Mais, en vérité, c'est Mollie qui s'occupait des autres.

Le 21 mai était censé être un jour de fête pour Mollie. Ce jour-là, elle avait du monde à déjeuner, car elle adorait recevoir. Après s'être habillée, elle donna à manger aux enfants. Cow-boy avait parfois d'horribles douleurs dans les

oreilles et elle lui soufflait dedans jusqu'à ce qu'il arrête de pleurer. Mollie tenait son intérieur avec un soin méticuleux, donnait des instructions aux domestiques au fur et à mesure que le désordre menaçait d'envahir sa maison et tout le monde s'affairait – sauf Lizzie, qui était tombée malade et restait au lit. Mollie pria Ernest de téléphoner à Anna afin de lui demander si, pour une fois, elle pouvait venir s'occuper de Lizzie. Anna était l'aînée de la famille, et avait de ce fait un statut particulier aux yeux de sa mère. Même si c'était Mollie qui s'occupait de Lizzie, Anna était la plus gâtée malgré son tempérament difficile.

Quand Anna apprit que sa mère avait besoin de son aide, elle sauta dans un taxi et fit bientôt son apparition, des souliers vernis rouges aux pieds, une jupe et un châle indien assortis. Au creux de son bras pendait un sac à main en peau d'alligator.



*Mollie (à droite), et ses sœurs
Anna (au centre) et Minnie (à gauche).*

Avant d'entrer, elle avait recoiffé à la hâte ses cheveux emmêlés par le vent et s'était mis du fond de teint. Mollie remarqua toutefois qu'elle marchait d'un pas mal assuré et qu'elle bafouillait. Anna était ivre.

Mollie ne put cacher son mécontentement. Un petit nombre d'invités étaient déjà arrivés. Parmi eux, il y avait les deux frères d'Ernest, Bryan et Horace Burkhart, qui s'étaient installés dans le comté d'Osage, attirés par l'or noir, et qui aidaient souvent leur oncle Hale dans son ranch. L'une des tantes d'Ernest, qui avait l'habitude de déverser des propos racistes sur les Indiens, était aussi de la partie, et la dernière chose dont Mollie avait besoin était qu'Anna alimente les commentaires de cette vieille chèvre.

Pourtant, Anna ôta ses chaussures et se mit à faire une scène. Elle sortit une flasque de son sac et l'ouvrit, libérant l'odeur âcre du whiskey de contrebande. Elle prétextait qu'elle devait écluser sa flasque avant de se faire prendre par les autorités – la prohibition était en application depuis un an – et offrir aux invités une gorgée de ce qu'elle appelait de la « gnôle de première qualité ».

Mollie savait bien qu'Anna avait eu la vie dure ces derniers temps. Elle venait de se séparer de son mari, un colon du nom d'Oda Brown, qui possédait une entreprise de chauffeurs en livrée. Depuis, elle passait de plus en plus de temps dans les tumultueuses villes champignons de la réserve qui s'étaient développées afin de loger et d'occuper les travailleurs du pétrole – des villes comme Whizbang, où, dit-on, les gens *whizz* – pissaient – toute la journée, et *bang* – baisaient – toute la nuit. « Toutes les forces de distraction et du mal sont ici réunies, avait résumé un fonctionnaire. Le jeu, la boisson, l'adultère, le mensonge, le brigandage et le meurtre. » Anna était fascinée par les bouges tapis dans l'obscurité des impasses : des établissements en apparence propres mais qui renfermaient

des pièces dérobées remplies de bouteilles de gnôle. L'un des domestiques d'Anna confesserait plus tard aux autorités qu'elle buvait beaucoup de whiskey et avait une « morale très relâchée avec les hommes blancs ».

Chez Mollie, Anna commença à flirter avec le frère cadet d'Ernest, Bryan, qu'elle avait déjà fréquenté auparavant. Il était plus ténébreux qu'Ernest, et avait d'insondables yeux tachetés de jaune, des cheveux fins et gominés plaqués en arrière. Un policier qui le connaissait le décrivit plus tard comme un petit ouvrier. Quand Bryan demanda au cours du déjeuner à une domestique si elle accepterait de danser avec lui dans la soirée, Anna lui fit comprendre que, s'il s'avisait de s'acoquiner avec une autre femme, elle le tuerait.

Pendant ce temps, la tante d'Ernest grommelait avec amertume, assez fort pour que tous puissent l'entendre. Elle couvrit son neveu d'opprobre d'avoir épousé une Peau-Rouge. Inutile que Mollie réponde à ces attaques puisque la tante se faisait servir par un domestique blanc : petit rappel de l'ordre social qui avait cours dans cette ville.

Anna continuait à faire des siennes. Elle invectivait les invités, sa mère, Mollie. « Elle buvait et cherchait la confrontation, dirait plus tard un domestique aux autorités. Je ne comprenais pas ce qu'ils se disaient mais je sais qu'ils se disputaient. » Le domestique ajouterait : « Anna leur fit passer un très sale moment, et j'ai eu peur. »

Ce soir-là, Mollie avait prévu de rester auprès de sa mère, tandis qu'Ernest amènerait les convives à Fairfax, à sept kilomètres au nord-ouest, pour rejoindre Hale et aller voir *La Famille Illico*, une comédie musicale itinérante mettant en scène un pauvre immigrant irlandais qui gagne un million de dollars au jeu et lutte pour s'intégrer à la haute société. Bryan, qui portait un chapeau de cow-boy et regardait de ses yeux de chat par-dessous le rebord, proposa de déposer Anna chez elle.

Avant leur départ, Mollie nettoya les vêtements d'Anna, lui fit manger quelque chose et s'assura qu'elle avait suffisamment dessoûlé pour voir en elle la sœur joviale et charmante qu'elle était dans son état normal. Elles passèrent un peu de temps ensemble, partagèrent un moment de calme et de réconciliation. Puis Anna la salua, faisant scintiller une dent en or au milieu de son sourire.

Mollie était un peu plus anxieuse chaque nuit qui passait. Bryan avait raccompagné Anna chez elle et avait rejoint les autres au spectacle. Après la troisième nuit, Mollie prit les choses en main de cette manière calme et déterminée qui est la sienne. Elle envoya Ernest chez Anna ; il fit jouer la poignée de la porte : c'était fermé. En jetant un œil par la fenêtre, il vit que les pièces étaient sombres et inoccupées.

Quelques jours plus tôt, une pluie fraîche avait rincé la terre de sa poussière, mais les rayons du soleil étaient revenus frapper sans merci à travers les chênes du Maryland. À cette époque de l'année, la chaleur floutait la Prairie et faisait criser les herbes hautes sous les pas. Au loin, derrière la lumière chatoyante, on distinguait les cadres squelettiques des derricks.

À force de rester planté dans la fournaise, Ernest finit par voir l'intendante d'Anna, qui vivait juste à côté, sortir de chez elle et il lui demanda où se trouvait Anna.

Elle avait voulu vérifier qu'aucune des fenêtres de la maison de sa patronne n'était restée ouverte avant que la pluie tombe. Mais la porte était fermée et il n'y avait aucune trace d'Anna. Elle était donc partie.

La nouvelle courut dans tout le comté, se propageant de porche en porche, de magasin en magasin. Pour aggraver le malaise, on apprit qu'un autre Osage, Charles Whitehorn, avait disparu une semaine auparavant. Whitehorn était cordial et plein d'esprit. Âgé de trente-trois ans, il avait épousé une

femme d'origine cheyenne. Un journal local ferait remarquer plus tard qu'il était « auprès des Blancs comme au sein de sa propre tribu ». Le 14 mai, il avait quitté son domicile, au sud-ouest de la réserve, pour Pawhuska. On n'avait plus eu de nouvelles de lui, depuis.

Pourtant, Mollie avait encore des raisons de ne pas paniquer. Il était tout à fait probable qu'Anna se fût éclipsée après que Bryan l'avait déposée chez elle et qu'elle soit allée à Oklahoma City, ou qu'elle ait traversé la frontière pour gagner les lumières de Kansas City. Peut-être était-elle en train de danser dans l'un de ces clubs de jazz où elle aimait se rendre, sans se préoccuper du désordre qu'elle laisserait dans son sillage. Et même si Anna avait eu des ennuis, elle savait se protéger : elle avait souvent un petit pistolet dans son sac en alligator. « Elle sera bientôt de retour », dit Ernest pour rassurer Mollie.

Une semaine après la disparition d'Anna, un employé de la compagnie pétrolière, perché sur une colline à presque deux kilomètres du centre de Pawhuska, aperçut quelque chose qui dépassait d'un buisson au pied d'un derrick. L'ouvrier s'en approcha. C'était un corps en décomposition, avec deux balles entre les yeux. La victime avait été abattue, exécutée.

Il faisait chaud, humide et lourd sur cette colline. Des tours de forage martelaient le sol en creusant les couches de calcaire, des derricks balançaient leurs grands bras crochus de haut en bas. D'autres personnes s'approchèrent du corps qui était tellement putréfié qu'il n'y avait aucun moyen de l'identifier, mais on trouva une lettre dans l'une des poches, que quelqu'un sortit, aplatit et lut. La lettre était destinée à Charles Whitehorn.

À peu près au même moment, un homme chassait l'écureuil dans les environs de Three Mile Creek, à côté de Fairfax, avec

son fils et un ami. Alors que les deux hommes buvaient à la rivière, l'adolescent visa un écureuil et appuya sur la détente. Il y eut un faisceau de chaleur et de lumière, le jeune homme regarda l'écureuil touché dégringoler sans vie au fond du ravin. Il courut pour récupérer l'animal, descendit une pente escarpée et boisée, et déboucha dans une gorge où l'air était plus lourd et où on entendait le murmure du ruisseau. Il trouva l'écureuil et le ramassa. Puis il hurla : « Oh, papa ! » Le temps que son père le rejoigne, le garçon avait grimpé sur un rocher, il tremblait. Il fit un geste en direction de la berge du ruisseau recouverte de mousse : « Y a quelqu'un de mort. »

C'était le corps boursoufflé et décomposé d'une femme qui avait pu être une Indienne : elle était sur le dos, les cheveux entortillés dans la boue, les yeux vides levés au ciel. Des vers dévoraient son corps.

Les hommes et le garçon se précipitèrent hors du ravin et traversèrent la Prairie en hâte à bord de leur carriole. Arrivés à Fairfax, ils ne trouvèrent aucun des adjoints du shérif et se rendirent à la Big Hill Trading Company, le grand magasin général qui abritait aussi une entreprise de pompes funèbres. Ils racontèrent au propriétaire, Scott Mathis, ce qui s'était passé, et ce dernier dépêcha l'un de ses croque-morts sur place. On installa le corps dans un petit chariot et on le tira jusqu'en haut du ravin à l'aide d'une corde, puis on l'allongea dans une caisse en bois, à l'ombre des chênes du Maryland. Lorsque le croque-mort recouvrit de sel et de glace le cadavre, il commença à se dégonfler comme si une dernière trace de vie s'en échappait. Le croque-mort essaya de voir s'il s'agissait d'Anna Brown, qu'il avait connue. « Le corps putréfié était près d'éclater, et il était vraiment nauséabond, dirait-il plus tard avant d'ajouter : Il était noir comme un nègre. »

Ni lui ni personne ne put identifier le cadavre. Mais Mathis, qui gérait les affaires financières d'Anna, appela Mollie. Celle-ci

prit la tête d'un sinistre cortège comprenant Ernest, Bryan, sa sœur Rita et l'époux de celle-ci, Bill Smith, qu'elle mena jusqu'au ruisseau. De nombreuses personnes qui avaient connu Anna les accompagnèrent, ainsi que des gens attirés là par une curiosité morbide. Kelsie Morrison, l'un des contrebandiers et trafiquants de drogue notoires du comté, se joignit aux autres en compagnie de sa femme osage.

Quand Mollie et Rita s'approchèrent du corps, la puanteur était insoutenable. Des vautours planaient en cercle de manière obscène dans le ciel. Il était difficile pour les deux femmes de dire si le visage était bien celui d'Anna car il n'en restait vraiment pas grand-chose, mais elles reconnurent le châle et les vêtements que Mollie avait lavés le jour de sa disparition. Puis Bill, le mari de Rita, ramassa une petite branche avec laquelle il ouvrit la bouche, et ils purent voir les prothèses en or d'Anna. « C'est elle, il n'y a pas de doute », dit Bill.

Rita se mit à pleurer, et son mari la conduisit à l'écart. Finalement, Mollie admit qu'il s'agissait bien d'Anna. Mollie, qui gardait son sang-froid quelles que fussent les circonstances, s'éloigna du ruisseau avec Ernest. Les ténèbres, qui allaient détruire non seulement sa famille, mais aussi sa tribu, venaient de se manifester pour la première fois.

LE LIVRE

1921. Les guerres indiennes sont loin. Leurs survivants ont, pour la plupart, été parqués dans des réserves où ils végètent, abandonnés à leur sort. Une exception à cette règle : le peuple osage. Il s'est vu attribuer un territoire minéral aux confins de l'Oklahoma. Or ces rochers recouvrent le plus grand gisement de pétrole des États-Unis. Les Osages sont millionnaires, roulent en voitures de luxe, envoient leurs enfants dans les plus prestigieuses universités et se font servir par des domestiques blancs. Un jour, deux membres de la tribu disparaissent. Un corps est retrouvé, une balle dans la tête. Puis une femme meurt empoisonnée. Et une autre. Plus tard, une maison explose. Qui commet ces assassinats ? Qui a intérêt à terroriser les riches Osages ? Les premières enquêtes, locales, sont bâclées ; elles piétinent. C'est pourquoi, après une nouvelle série noire, ce dossier brûlant est confié au BOI (Bureau of Investigation), qui deviendra le FBI. À sa tête, un très jeune homme. Son nom est Edgar J. Hoover. Il veut deux choses. La première : faire toute la lumière sur cette sombre affaire, et il s'en donne les moyens – enquêteurs hors pair, méthodes rigoureuses de police scientifique, mise en fiche de la moindre information. La seconde : le pouvoir. Surtout le pouvoir.

L'AUTEUR

David Grann est né en 1967 à New York. Il collabore à de nombreux journaux (*New York Times Magazine*, *The Atlantic*, *The Washington Post*, *The Wall Street Journal*) et, depuis 2003, au *New Yorker*. Il est l'auteur de *La Cité perdue de Z* (2010) et certaines de ses nouvelles ont paru aux éditions Allia : *Un crime parfait*, *Le Caméléon*, *The Yankee Comandante*, *Chronique d'un meurtre annoncé*, *Trial by Fire*.

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

© 2018, Globe, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2017 by David Grann

Titre de l'édition originale : Killers of the Flower Moon.

The Osage Murders and the Birth of the FBI

(Doubleday, Penguin Random House LLC, New York)

Dépôt légal : mars 2018

ISBN 978-2-211-23655-3

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site www.editions-globe.com



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter